



JACOB HOLDT

L'AMÉRIQUE SHOOTÉE

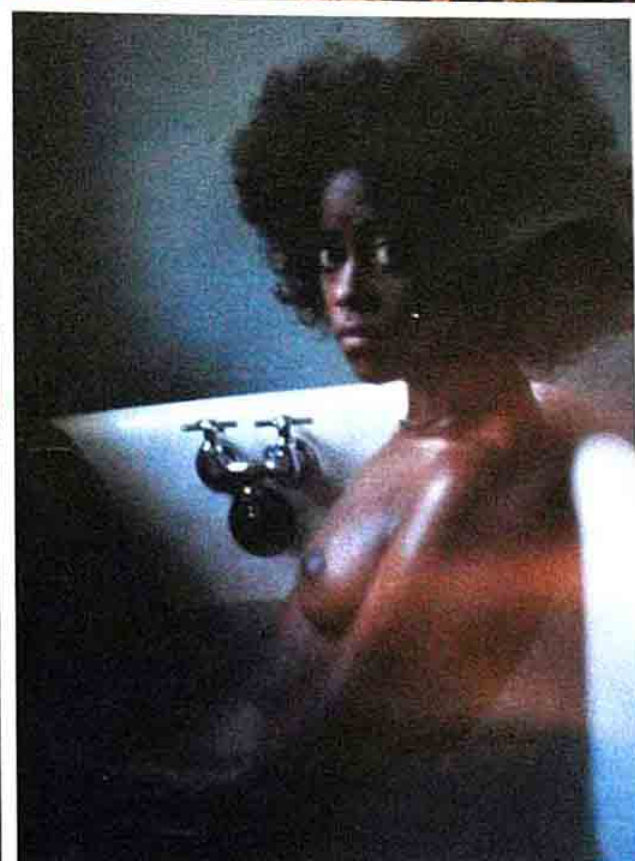
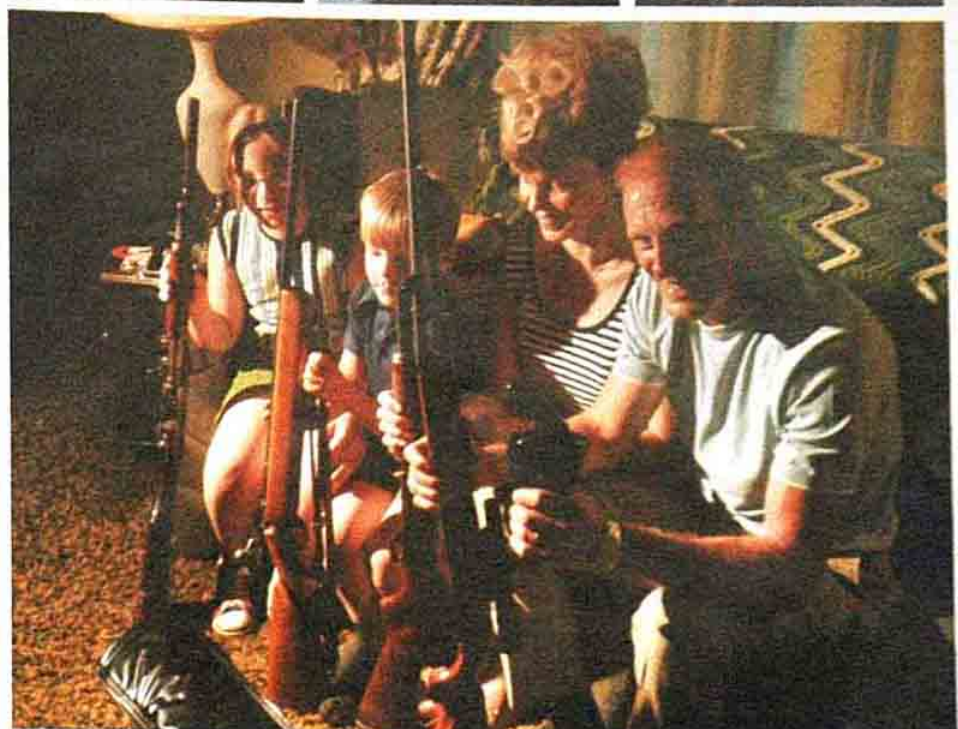
par

NATACHA WOLINSKI

Cultes outre-Rhin, les clichés amateurs de ce routard danois sont exposés pour la première fois. Dérives des Blacks, peurs des Wasp... Bienvenue dans l'Amérique de Nixon. Impitoyable.

Ses récits ressemblent aux aventures d'un bandit de grand chemin. Mais Jacob Holdt n'était pas un Jesse James des temps modernes. C'était un jeune hippie qui pensait faire un tour en Amérique et s'en retourner dans ses prairies danoises. Arrivé en 1971 avec 40 dollars en poche, Jacob Holdt a finalement vagabondé aux États-Unis pendant cinq ans. Il a parcouru 118 000 miles en auto-stop, squatté 400 foyers qui tenaient le plus souvent du taudis et survécu en vendant son sang. Rien de bien héroïque à première vue, si ce n'est que cette lamentable odyssee a donné lieu à une œuvre photographique stupéfiante sur les bas-fonds d'outre-Atlantique. Œuvre qui a d'ailleurs inspiré au cinéaste Lars von Trier, grand ami et admirateur de Jacob Holdt, sa trilogie sur l'Amérique (on retrouve un montage des photos de Holdt aux génériques de *Dogville* et de *Manderlay*).

On croyait avoir tout lu de la misère américaine, à travers les écrits de John Steinbeck, de Langston Hughes ou de Hubert Selby Junior. On croyait avoir tout vu de la déroute américaine avec les photos historiques de la FSA (Farm Security Administration), ou plus récemment celles de reporters comme Bruce Davidson ou Larry Clark. On était loin du compte. Il fallait un géant danois aux allures christiques pour instruire le procès de l'exclusion et de la ségrégation, avec pour dossier à charge des milliers de photos sorties d'un Olympus amateur. Amateur, Jacob Holdt l'était lorsqu'il a commencé à prendre des clichés de son incroyable périple. Les lettres qu'il écrit à l'époque laissent d'ailleurs sa famille incrédule. Est-il possible que le rêve »



« J'ai été quatre fois braqué par des voleurs, deux fois menacé par des policiers armés, une fois cerné par le Ku Klux Klan, arrêté deux fois par le FBI et quatre fois par les services secrets, j'ai vécu avec trois meurtriers et d'innombrables criminels. »

▷ américain se réduise à de sombres histoires de soûlards, de junkies, de meurtriers et d'analphabètes ? Est-il imaginable que les Noirs, dans l'Amérique de la conquête spatiale, vivent comme au temps de l'esclavage ? Les photos font office de pièces à conviction. Pour Jacob Holdt, qui a trimballé pendant cinq ans son invraisemblable valise de diapos, elles ne

seront jamais autre chose. Des documents qui viendront illustrer, à son retour au Danemark, un pamphlet sommairement édité à compte d'auteur (*American Pictures*, éd. American Pictures Foundation, 1978, épuisé), puis nourriront des diaporamas scolaires. Aujourd'hui encore, Jacob Holdt vit de ces *slide-shows* de quatre heures où défilent quelque 800 diapos rehaussées d'une bande-son antiraciste musclée.

Cent ans auparavant, un autre Danois émigré aux États-Unis, Jacob Riis, avait instruit un procès similaire avec des outils similaires. Il portait le même prénom, était lui aussi fils de pasteur, et faisait à New York profession de journaliste. Il fut l'un des premiers, en 1887, à mettre à profit l'invention du flash à poudre magnésium pour investir les impasses, les ateliers clandestins et les bouges de la ville. Brutal, le livre de Jacob Riis, *How the Other Half Lives* (1890), reposait sur un mode d'investigation qui se voulait scientifique et exhaustif (quartier par quartier, ethnie par ethnie...). Jacob Holdt a découvert l'œuvre de Riis bien après son retour au Danemark, mais il manifeste le même désir de tout dire, de tout décrire, à l'échelle non plus d'une ville mais de tout un pays. Là réside le tour de force, l'effet hypnotique d'une œuvre qui se répète inlassablement : portraits d'enfants noirs aux yeux cernés, clichés de femmes se barricadant dans leur taudis, photos de vieilles brandissant leur colt, défilé d'intérieurs insalubres, effets d'anachronisme qui feraient presque penser que les photos de Jacob Holdt sont la transposition couleur des clichés de Dorothea Lange ou de Walker Evans pris quarante ans plus tôt. Œuvre à caractère sociologique mais pas seulement, car la saturation des couleurs, l'exploration systématique des zones d'ombre, le tremblement des lumières (bougies ou lampes à pétrole) évoquent irrésistiblement la peinture du Caravage. Œuvre immense donc, à découvrir de toute urgence puisqu'elle est exposée pour la première fois. En attendant, on l'espère, l'édition d'un ouvrage digne de ce nom. ☒